La Grande Revue

SOMMAIRE

<table>
<thead>
<tr>
<th>Auteur</th>
<th>Article</th>
<th>Pages</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>André Theuriet</td>
<td>Jours d'été. — Souvenirs de Jeunesse (1ère partie)</td>
<td>509</td>
</tr>
<tr>
<td>Gaston Bonnier</td>
<td>Le transformisme expérimental</td>
<td>558</td>
</tr>
<tr>
<td>Bernard Lazare</td>
<td>La conception sociale du judaïsme et le peuple juif.</td>
<td>595</td>
</tr>
<tr>
<td>Henri Turot</td>
<td>Aux Philippines</td>
<td>618</td>
</tr>
<tr>
<td>Paul Olivier</td>
<td>La chanson populaire aux îles Baléares</td>
<td>654</td>
</tr>
<tr>
<td>Jean Dara</td>
<td>Roman d'un officier (suite)</td>
<td>685</td>
</tr>
<tr>
<td>Louis Doyen</td>
<td>Impressions de musique</td>
<td>759</td>
</tr>
<tr>
<td>Marcel Théaux</td>
<td>Chronique</td>
<td>757</td>
</tr>
</tbody>
</table>

10e VOLUME — 3e LIVRAISON

PARIS
11, RUE DE GRENELLE, 11
1899
LA

CONCEPTION SOCIALE DU JUDAISME

ET LE PEUPLE JUIF

Il y a deux mille ans que les juifs sont répandus parmi les peuples et partagent leur vie; ils sont depuis des siècles en contact permanent avec les nations chrétiennes et cependant leurs mœurs, leur esprit, les doctrines de leurs livres sacrés, celles même de leurs philosophes, sont moins connus que les coutumes des Dahoméens ou des Lapons. Pour apprécier leur rôle, leur action et leur intellectualité, on se sert constamment du même bagage d'antiques préjugés et d'un certain nombre de formules qui n'ont que le mérite d'une incontestable ancienncité.

Pour tout le monde, les juifs étaient, jadis, une collectivité d'usuriers, dressés par leur Talmud aux tromperies les plus subtiles, élevés dans l'art d'accumuler le maximum d'or. Aujourd'hui on leur reconnaît simplement de merveilleuses qualités de draineurs de capitaux et de trafiquants, mais on va plus loin, et si on leur attribue ces dons, c'est en vertu d'une prétendue conception sociale qui leur est propre, dit-on. Et il ne faut pas croire que c'est là uniquement une opinion antisémite, elle ne vaudrait la peine ni d'être combattue, ni d'être discutée, c'est aussi l'opinion d'hommes qui se récrieraient si on leur attribuait un quelconque parti pris, c'est l'opinion d'intellectuels éclairés en toute chose, sauf en celle-là, c'est
l'opinion même de quelques socialistes, notamment de Jaurès, et c'est pour cela qu'il y faut répondre.

Pour ceux dont je viens de parler, la conception sociale des juifs est une conception essentiellement mercantile, ils pensent là-dessus comme les anti-juifs, mais ils se boraient à exprimer autrement leur pensée, il la présentent avec un apparat scientifique et une sorte de dogmatisme économique, mais au fond ils aboutissent au même résultat, ils considèrent le capitalisme comme une création juive, et de même que Drumont après Gougenot de Mouneaux, Jaurès après Marx parle de la judaïsation des peuples chrétiens.

"C'est l'idée juive, dit un antisémiste, le marquis de la Tour du Pin, qui conduit le riche à l'exploitation du pauvre par la forme moderne de l'usure : le capitalisme", écrit Jaurès : "La conception sociale des juifs, fondée sur l'idée du trafic, est en parfaite harmonie avec le mécanisme du capital". L'antisémitisme et le socialisme semblent donc d'accord sur ce point, du moins le socialisme de Jaurès, puisque après cette déclaration il ajoutait que Drumont aurait pu, sans excès, dire que les juifs, habitués par des persécutions séculaires à la pratique de la solidarité et façonnés dès longtemps au maniement de la richesse mobilière, exerçaient dans notre société une action démesurée et redoutable, et il terminait par ces mots, très graves sous sa plume : "Ce socialisme, nuancé d'antisémitisme, n'aurait guère soulevé d'objections chez les esprits libres". Étrange conception du socialisme, non moins étrange conception de l'esprit libre, surprenantes en tous cas chez un homme qui est un des directeurs du mouvement socialiste en France.

Comment Jaurès est-il arrivé à formuler de tels principes ? En adoptant servilement une opinion de Marx, opinion de Marx qui depuis longtemps pèse sur la question juive, soit qu'elle soit employée comme une arme par l'antisémite, soit qu'elle soit adoptée sans discussion et sans réflexion par le socialiste. Quelle est cette opinion de Marx ? Comment fut-il amené à l'émettre ?

Au moment où l'on discutait en Allemagne l'émancipation

1. La Question juive et la révolution sociale, p. 10.
des juifs, en 1843, Bruno Bauer fit paraître une retentissante brochure : Die Judenfrage. Il y exprimait cette idée que le juif, pour s’émanciper, doit d’abord se libérer de son judaïsme, puis se libérer du christianisme, terme religieux supérieur, mais issu de la religion juive. En un mot, l’émancipation des juifs est question théologique. Marx répondit dans les Deutsch-Französische Jahrbücher. Pour lui, la question était sociale avant tout, et il fallait considérer, non « le juif du sabbat », comme avait fait Bruno Bauer, mais « le juif ordinaire ». Dès lors, la « question de la faculté du juif de s’émanciper se change en cette autre question : « Quel élément social particulier doit être renversé, pour effacer le judaïsme ? » Or : « Quelle est la base mondaine du judaïsme ? c’est le besoin pratique, l’égoïsme. Quel est le culte mondain du juif ? c’est le trafic. Quelle est la divinité mondaine du juif ? c’est l’argent. Eh bien, s’émanciper du trafic et de l’argent, c’est-à-dire du judaïsme pratique et réel, serait donc la grande émancipation si nécessaire à notre époque. Une organisation de la société qui ferait disparaître les suppositions, les bases du trafic, et par conséquent le trafic lui-même, rendrait le juif impossible : sa conscience religieuse de juif s’évaporerait et disparaîtrait comme un tout mince brouillard dans la véritable atmosphère vitale de la société ; d’un autre côté, si le juif reconnaît comme nulle et détruite cette essence pratique juive (égoïsme, trafic, argent), alors le juif s’élève tout à coup de son marais actuel, alors le juif travaille au service de l’idée émancipation universelle, alors le juif se tourne en vaillant lutteur contre l’expression extrême de l’aliénation humaine. Nous reconnaissons donc au judaïsme un élément antisocial universellement répandu qui a été poussé à la hauteur actuelle par le courant de l’histoire, sans la collaboration des juifs, mais cet élément antisocial ne pourra pas s’y fondre et disparaîtra.... L’émancipation juive, dans sa signification extrême, c’est l’émancipation de l’humanité des liens que le judaïsme lui impose.

Pour Marx, le juif s’était émancipé en judaïsant les chrétiens, alors que pour être réellement émancipé il eût dû se déjudaisé et, pour mieux dire, disparaître en emportant avec lui sa conception du trafic.

Si jamais le Marx du Capital a relu cette polémique hâtive et
de circonstance, nul n’a dû plus sévèrement que lui-même juger sa propre logomachie, ses affirmations catégoriques et ses assertions péremptoires quenulle preuve, nul fait n’étayaint. Le logicien qu’il a été a certainement souri de la vide métaphysique religioso-économique qu’il étalait naïvement dans son article des Deutsch-Französische Jahrbücher. Quand il l’écrivit, il ignorait tout des juifs; son père s’était converti au protestantisme et il avait laissé tout ignorer à son fils, de la religion, de l’histoire et de la situation présente de ceux auxquels tant de liens spirituels le rattachaient. Plus tard, il dut mieux les connaître, en tous cas il n’émet plus sur eux d’opinion, mais celle qu’il avait exposée un jour sert encore, je l’ai montré. Les anarchistes à la Duhring l’ont ramassée en Allemagne. Les antisémites comme Drumont s’en recommandent, et les socialistes n’hésitent pas à l’occasion à affirmer, comme le fit un jour le maître: que la conception sociale des juifs est basée sur le trafic.

Comment peut-on justifier semblable théorie en produisant des documents scripturaires émanés des juifs, qui développent des doctrines apologetiques du mercantilisme, en montrant dans Israël une tradition constante propre à développer l’idée et la pratique du trafic, en établissant enfin, par des faits, que le souci constant du judaïsme a été le négoce?


« En ce qui nous concerne, écrit Flavius Josèphe, nous ne vivons pas sur un littoral, nous n’aimons guère le commerce. Nos villes sont éloignées de la mer, et nos occupations consistent à cultiver le beau sol que nous habitons. »

afin d’y pratiquer l’agriculture. » D’après un midrasch, Caïn et Abel s’étant partagé l’empire du monde, le premier choisit l’état agricole et se saisit du sol, le second prit l’état pastoral et se saisit des troupeaux. Aussi les fêtes juives étaient-elles des fêtes de l’agriculture. Pâques, la fête du printemps, Pentecôte celle de la moisson, Roch Hchanah enfin, le début des travaux des champs, le recommencement de l’année ; ce n’est que plus tard qu’on rattacha à ces fêtes des souvenirs historiques tels que la sortie d’Égypte et la promulgation de la Loi.

Toutes les maximes de la Bible sont agrariennes. Si elle recommande d’avoir beaucoup d’enfants, c’est que chaque parcelle du sol doit être travaillée, et Hillel était dans la même tradition lorsqu’il disait qu’un nombreux domestique est une plaie. Comment les vieux livres d’Israël entendent-ils les récompenses et les châtiments ? Les récompenses seront une bonne récolte, les épis crevant de grains, les treilles se rompant sous le poids des grappes ; la punition sera la sécheresse et l’infécondité des champs.

Être assis en paix sous sa vigne et son figuier, tel était l’idéal ; ainsi se réalisait l’âge d’or, sous les bons rois. L’agriculture était en quelque sorte sacrée par Dieu, et les plus grands hommes d’Israël, ceux que la voix divine appelait à être chefs du peuple ou prophètes, tenaient la charrue ou conduisaient le bétail.

Quant au commerce, la Bible l’ignore et le méprise. Au temps des patriarches, il était entre les mains des Ismaélites, dont les caravanes parcouraient le pays. Au temps des Rois, les Phéniciens le pratiquaient. Les mots et les termes usuels applicables au commerce n’existaient pas dans l’hébreu biblique. Ce n’est qu’après l’exil et dans la période talmudique que ces mots entrèrent dans la langue.

Et non seulement la conception sociale de la Bible était une conception agricole, mais elle était parcellaire, et la loi était faite en vue d’empêcher la constitution de la grande propriété. Dans l’antique Israël, le champ ne pouvait être aliéné, sauf le cas de force majeure. On l’affermait un certain nombre d’années, et à l’année jubilairé, le champ retournait au premier possesseur. De plus, entre le jour de l’afermage et l’année jubil-
lai, un droit de rachat très étendu existait (Lévitique, XXV, 15, 15, 78).

C'est seulement quand l'année jubilaire fut abolie que les familles riches purent étendre leur possession et que la grande propriété se constitua. C'est aussi à dater de ce moment qu'on voit se produire des revendications violentes qui aboutirent au premier siècle avant et après Jésus-Christ à une véritable révolution sociale, dont le terminus se caractérisa, au moment de la guerre contre Vespasien et Titus, par la mainmise par les sicaires et leurs partisans sur les terres des riches. On n'a jamais montré que, à l'époque de cette résistance à Rome, la lutte patriotique se compliqua d'une lutte intérieure, véritable lutte de classes, ce qui explique les anathèmes et les récits passionnés de Josèphe, qui appartenaient, lui, à la catégorie des possesseurs. Tout le sol de la Judée, au temps où parut Jésus, était bouleversé par les revendications de tribuns et de révolutionnaires. Après la destruction du temple par Titus, après l'écrasement des Juifs, les biens se trouvèrent entre les mains des sicaires ou de la classe moyenne qui les leur avait achetés. On établit le dikarikon, c'est-à-dire le droit de revendication à l'égard des biens achetés par les sicaires, mais on fut obligé d'en suspendre l'application.

Jusqu'à cette époque, les représentants des aspirations populaires ne furent autres que les prophètes. Ils avaient, au même degré que les vieux chroniqueurs, l'amour de l'agriculture et le mépris du commerce. Ils y ajoutaient une sorte de déification du pauvre, de l'humble, du non-possédant, et une haine farouche du riche, dont l'Évangile nous rapporte l'écho. Le mercantilisme leur était odieux. Pour eux, comme pour les gnomiques, marchand est synonyme de fourbe : « Le marchand tient entre ses mains la balance de supercherie », dit Osée (XII, 8), et Jésus de Sirode déclare : « Le marchand ne peut pas s'empêcher de faire tort » (XXVI, 28). L'état désirable est pour eux la paix de l'homme des champs plantant sa vigne et en mangeant le fruit.

Il y eut d'autres voix par lesquelles le peuple juif exprima son idéal social, ce furent celles du poète des psaumes, véri-

1. J. Daremberg, Géographie de la Palestine, p. 476.
table littérature des pauvres comme l'a dit un savant. Jamais n'a été écrit plus frénétique glorification de l'état de pauvreté, plus extraordinaire apologie de l'indigence, plus éffrayant anathème du riche. L'évangélisme est sorti tout entier de là, avec seserveurs et ses tendresses, l'Église primitive a vécu des psaumes et la catholicité a été incapable de concevoir un autre idéal que celui-là.

Ce n'est donc pas dans la Bible que nous trouverons cette conception sociale des Juifs, basée sur le trafic, bien au contraire la conception est nettement antimercantile, le catholici- cisme l'a adoptée, il n'a cessé de la recommander et dans une certaine mesure de l'appliquer, et plus tard cette conception essentiellement juive s'est retournée contre les Juifs, dont une fraction était devenue trafiquante. Pour la société chrétienne, la devise fut ense et aratro ; les deux types sociaux devinrent le soldat, celui qui défend le champ, et le laboureur, la pierre angulaire de la nation ; le mépris biblique contre l'intermé- diaire fut professé, et l'on eut contre le Juif une haine juive.

Ce n'est pas, en effet, chez les Grecs ni chez les Romains que les peuples chrétiens peuvent avoir puisé ces préjugés. Chez les Grecs, l'agriculture était considérée comme une profession servile et c'étaient les esclaves qui cultivaient la terre. Quant aux Romains, si Cicéron disait en parlant de l'agriculture : « Il n'y a rien de plus digne d'un homme libre », il préférait spéculer avec les politiciens et prendre des parts dans les sociétés financières. De même Caton écrivait « qu'on ne pouvait faire de plus grand éloge d'un homme que de dire qu'il était habile agriculteur et bon colon » ; mais il préférait prêter à 50 pour 100 et, le plus dur des maîtres, faire peiner ses esclaves sur la glèbe. Quant au peuple, il était un peuple de manieurs d'argent ou de frumentaires.

Si, parmi les nations modernes catholiques — car les nations protestantes, élevées cependant dans la lecture des livres juifs, ont su par la libre discussion s'émaniciper — nous considérons la France comme type, nous verrons qu'elle a constamment vécu sur cette conception sociale biblique et juive.

1. Is. Locle, la Littérature du Louvre.
2. De officiis.
3. De re rustica.
Si l’on était antisémite, on dirait qu’elle est enjuivée, mais à ce point de vue, nous le montrerons tout à l’heure, nul n’est plus enjuivé que l’antisémite, animal essentiellement agrarien, et, théoriquement du moins, antimercantile.

Les hommes politiques, les économistes et les moralistes français ont gardé la conception patriarcale des vieux Juifs. « Labourage et pâturage sont les mamelles de la France, » disaient Olivier de Serres et Sully, et ce dernier, désireux de favoriser uniquement l’agriculture, refusait même de protéger la culture du mûrier et l’industrie de la soie, et Antoine de Moret-Chrestien, qui demandait une égale protection pour les manufactures et l’agriculture, était hardi en cela.

Le mercantilisme de Colbert fut considéré comme abominable, et les protectionnistes agrariens comme Bois-Guillebert le combattaient avec violence. On a fait de Colbert, populairement, une figure désagréable et presque antifrançaise, et le jour où il se fonda en France une école vraiment nationale d’économistes, ce fut l’école de Quesnay et des physiocrates.

La conception de Quesnay et de ses disciples est une transposition dogmatique et scientifique de la conception juive et chrétienne de l’univers politique ; seulement, au lieu d’être des démocrates, ils furent des agrariens aristocrates, pensant tout ce que Fontenelle écrivit un jour : « J’aurais la main pleine de vérités que je ne l’ouvrirais pas pour le peuple ». D’accord d’ailleurs avec tout ce xviième siècle dont les écrivains et les philosophes n’écrivirent et ne pensèrent que pour des privilégiés.

Sous Quesnay, trois classes composait la nation : la classe productive, celle des cultivateurs, la classe propriétaire, comprenant les propriétaires proprement dits, et la classe stérile, se composant des industriels et des commerçants. Un royaume agricole, tel était le rêve de Quesnay : « Que le souverain, disait-il, et la nation ne perdent jamais de vue que la terre est l’unique source des richesses et que c’est l’agriculture qui les multiplie, » et il louait Sully, « ce grand ministre qui ne désirait pour procurer des revenus au roi et à la nation et pour soutenir les forces de l’État que des laboureurs, des vi-

1. Tableau économique.
LA CONCEPTION SOCIALE DU JUDAISME.

gnerons et des bergers ». Aussi, la souveraineté politique ne pouvait appartenir qu’aux possesseurs de la terre. « Celui, écrivait Turgot, qui ne possède pas de terre ne saurait avoir de patrie que par le cœur, par l’opinion, par l’heureux préjugé de l’enfance. » Plus nettement, plus durement Mably disait : « Seuls les hommes qui ont un héritage ont une patrie. » C’était exclure les pauvres de la cité, et ce fut la pensée non seulement des physiocrates, mais de tous les philosophes pseudo-démocrates du xviiiᵉ siècle.

On retrouve cette idée que seul l’homme qui possède le sol a une patrie chez les antisémites d’aujourd’hui, et c’est pour cela qu’ils refusent au juif le titre de citoyen.

Nous venons de voir comment s’est transformée, pour les physiocrates, la conception biblique. À la fin du xviiiᵉ siècle et pendant les premières années du xixe, ce furent les doctrines des économistes anglais, de Smith et autres, qui se développèrent en même temps que naissait et grandissait l’industrie. Mais dès 1854, au moment de la grande expansion industrielle anglaise, les économistes chrétiens, en France, sentaient le besoin de retourner aux saines doctrines, celles révélées, celles de la Bible. On louait de nouveau l’agriculture, « base solide de toute prospérité nationale », on formait une « Association religieuse pour les progrès de l’agriculture en France », association présidée par le duc de Montmorency et dont le but était de « placer les travaux agricoles sous l’influence des principes et des pratiques de la religion catholique ». Ces doctrines trouvaient des défenseurs, comme M. de Villeneuve-Bargemont qui publiait un traité d’économie politique chrétienne, dans lequel il était dit : « De toutes les industries auxquelles l’homme peut se livrer pour assurer son existence et son bonheur, la plus solide, la plus appropriée à une juste distribution de la richesse, la moins sujette à de funestes vicissitudes dans l’activité du travail et dans le taux du salaire, celle qui maintient le plus heureusement l’équilibre dans la population, celle enfin que la Providence a offerte la première aux hommes comme épreuve à la fois et consolation, est sans contredit l’industrie agricole, c’est-à-dire le travail qui s’exerce sur le sol lui-même pour produire des aliments ou des matières premières. Les économistes français et
italiens du xvm siècle, en considérant la terre comme la source de toutes les richesses, avaient aperçu une grande vérité, que la religion avait au surplus dès longtemps proclamée ». Comme on le voit, les nouveaux économistes chrétiens se rattachent à la Bible et ils louent les physiocrates de l’avoir suivie, mais ils sont plus que ces derniers en conformité de pensées avec les écrivains sacrés, au point de vue éthique, tout au moins, car ils blâment la richesse exagérée, louent le renoncement et la pauvreté tout en essayant de les concilier avec les nécessités de la vie et de l’industrie moderne. Ce souci est surtout visible chez l’un d’entre eux, M. Charles Périn, l’auteur de : De la Richesse dans les sociétés chrétiennes, ouvrage dans lequel il essayait de concilier « le progrès matériel et le renoncement chrétien » et de démontrer que « pour l’ordre matériel comme pour l’ordre moral rien de grand et de vraiment utile ne peut se faire et ne s’est jamais fait que par le renoncement ». Pour M. Charles Périn, « bien loin qu’une société doive être considérée comme inférieure parce que les propensions agricoles l’emportent chez elle sur les propensions industrielles, on pourra voir au contraire dans les prédispositions qui tournent l’activité nationale vers l’agriculture, une des plus grandes bénédictions du ciel sur ce peuple, et peut-être un signe des grandes choses que Dieu attend de lui. »

Mais un homme surtout s’est rattachée aux doctrines sociales de l’Ancien Testament, et c’est un homme essentiellement représentatif d’une classe et d’un état d’esprit. Cet homme est Le Play. Non seulement il soutient que l’agriculture, complétée par quelques arts ayant comme elle pour objet l’exploitation des richesses naturelles du sol, de l’air et des eaux, suffit à la rigueur pour donner à une nation une prospérité permanente1, mais encore il écrit l’Organisation du travail selon la coutume des ateliers et la loi du Décalogue, pour louer la famille patriarcale, source de prospérité, et soutenir que seuls les pasteurs nomades et les agriculteurs à domaine agglomérés échappent à ces alternances de corruption et de réforme. Seuls ils conservent cette solide prospérité qui se révèle non par

1. La réforme sociale, ch. XXXIV.
la richesse, l'éclat et la puissance, mais par le travail, la frugalité et la vertu.

Ainsi, ce n'est pas dans la Bible que nous pouvons trouver une conception sociale basée sur le trafic. Nous n'y avons vu qu'une conception d'une société agricole et pastorale, et l'idéal biblique est devenu de nos jours l'idéal des économistes catholiques et celui des antisémites. Le reproche capital que ceux-ci adressent aux Juifs est de ne pas être agriculteurs dans les pays où ils se trouvent. Nous examinerons ce reproche.

Il nous faut voir maintenant quelle idée les docteurs talmudistes se sont faite des sources de richesse et quelle a été leur idéal social. Comme l'œuvre des rabbins n'a été qu'un long commentaire de la Bible, elle ne pouvait que présenter l'agriculture comme la chose par excellence. « De même, dit un midrasch, que Dieu, au commencement du monde, s'est occupé de la plantation du jardin d'Eden, ainsi le premier soin de tout israélite doit être de s'appliquer à l'agriculture ». Onze traités du Talmud étaient consacrés aux travaux agricoles et formaient un code rural, le Sedor Zedaim, et un rabbin célèbre, Rabbi Eléazar, disait: « Tous les hommes quitteront un jour leur profession pour se livrer à l'agriculture ». Mais cette sentence indique déjà que l'agriculture était seulement, à l'époque talmudique, le plus désirable des états. De peuple exclusivement pasteur et agriculteur, les juifs étaient devenus surtout un peuple d'artisans, et la conception sociale du talmudiste est celle d'une nation d'ouvriers et de savants.

« Quoi ne donne pas de profession à son fils lui enseigne le brigandage, » dit Rabbi Juda le Saint. « Celui qui gagne sa vie par le travail, est plus grand que celui qui craint Dieu, » dit un autre docteur. On trouve cette glorification du travail manuel à chaque page du Talmud, et du travail quel qu'il soit. « Plutôt que de rester oisif, est-il dit, cherche la charognne sur la voie publique pour gagner ta vie, fusses-tu souverain pontife ou homme supérieur. » Le savant lui-même, si honoré qu'on disait: « Un savant, s'il est un bâtard, passe avant le grand prêtre qui est un ignorant, » le savant ne devait tirer aucun

1. Midrasch Rubba sur le Lévitique.
profit de la science, il devait suivre la maxime de Rabbi Fzadow : « Ne fais pas de l'étude sacrée une couronne pour t'enorgueillir ni un instrument de domination, » et il lui fallait une occupation manuelle, car il savait avec Rabbi Gamaliel que « toute étude religieuse qui n'est pas accompagnée d'un travail est stérile et conduit au péché ».

Aussi tous les grands docteurs étaient-ils des artisans. Rabbi Schamaï était maçon, Rabbi Hillel bûcheron, R. Tshah forgeron, R. Jose ben Chalabgha corroyeur, R. Nehemiel potier, R. Orchaïa cordonnier, R. Pinchas tailleur de pierres. « Ne répugne à aucune besogne, disait Rabbi Ahiba à ses disciples, dépèce s'il le faut une bête morte en pleine rue. Ne dis pas : mais je suis un savant. » C'est cette règle des talmudistes que saint Paul, commentateur de la loi nouvelle, suivait en disant : « Tout ce dont nous avons besoin, moi et ceux qui sont avec moi, ce sont nos mains qui nous le fournisSENT ». Plus tard Spinoza s'y conformera, il méditera sur la substance éternelle, mais il ne vivra pas de sa métaphysique, il refusera les libéralités des grands qui voudront payer sa science, et il vivra de son état de polisseur de cristal.

Cette conception est très loin d'être une conception mercantile; glorification de l'artisan ayant donné naissance à des lois protectrices du travail, elle impliquait le mépris du détenteur de richesses, du possesseur d'or et surtout de celui qui le faisait fructifier. Or, dans une société agricole comme la société juive, quelle était la façon dont le riche pouvait augmenter sa fortune? C'était le prêts à intérêt, l'usure. Or nulle loi n'a été plus sévère contre l'usure que la loi biblique et la loi talmudique qui en découle. Pour elles, l'argent est stérile.

« Si tu prêtes de l'argent à un de mon peuple, est-il dit, à un pauvre qui demeure avec toi, tu ne te comporteras pas avec lui comme un exacteur, tu ne lui imposeras pas l'obligation de te donner de l'usure (Exode, XXII, 25). » Le Lévitique (XXX, 55, 56) précise encore : « Quand ton père deviendra pauvre, tu le soutiendras, si c'est un étranger païen et qu'il

1. Parhé Abéth, IV, 7.
3. Actes, XX, 34.
vive aussi avec toi, tu dois soutenir aussi le pauvre pauvre. 
Tu ne prendras pas d'intérêt de lui, de ton frère ou du pauvre, 
car tu craindras ton Dieu. » On a opposé à cela un texte, sou- 
vient cité, du Deutéronome (XXIII, 19, 20) d’après lequel il était 
permis de prendre un intérêt de l'étranger. En réalité ce texte 
veut dire le contraire de ce qu'on lui fait dire. Le voici : « Tu 
ze feras pas mordre à ton frère, que ce soit la morsure de 
l'argent ou d'un objet de nourriture, ou d'un objet quelconque 
qu'il pourra mordre, tu peux faire mordre à un étranger, mais 
tu ne feras pas mordre à ton frère. » Faire mordre quelqu'un, 
c'était lui payer un intérêt; et le texte biblique signifie qu'on 
de doit pas payer d'intérêt à son frère, mais qu'on doit payer 
l'intérêt à l'étranger. Pourquoi? Parce que la loi de cet étranger 
lui permet sans doute de prendre intérêt. C'est la conception 
chrétienne du Moyen âge; le chrétien ne doit pas prêter à 
intérêt, mais le juif et l'hérétique, le lombard, le cahorsin pou- 
vait le faire.

Le prêt, pour la Bible, devait être gratuit, mais celui à qui 
il avait été consenti ne restait pas toujours débiteur : une loi 
spéciale, à périodes fixes, venait le libérer; tous les sept ans 
arivait l'année sabbatique, l'année de la Schemitah, et les 
dettes étaient annulées : « Que chaque créancier donne 
quittance de son prêt, disait le livre. Il ne pressera pas son 
voisin, son frère, car Dieu a proclamé l'année de relâcher ». 
(Deutéronome, XV, 1). Il y avait mieux encore, même dans le 
courant de l'année sabbatique, il était défendu de prêter à 
intérêt et il était interdit de refuser le prêt, bien que la dette 
dût être annulée à l'expiration de l'année. « Prenez garde, 
recommande le Deutéronome (XV, 9), de ne point vous laisser 
surprendre à cette pensée impie et de dire dans votre cœur : 
la septième année qui est celle de la remise est proche et de 
détourner ainsi vos yeux de votre frère qui est pauvre sans vou- 
loir lui prêter ce qu'il vous demande. »

Il fallut, au temps de Hillel, éluder cette loi que l'évolution 
économique ne pouvait laisser subsister. On introduisit alors 
dans le code ce qu'on appelait le Prosbol. Avant l'année sabba- 
tique, le créancier présentait sa créance au tribunal, procès 
verbal était dressé de cette communication, des témoins 
l'attestaient, et la prescription était suspendue. Mais cette loi
ne garantissait que le paiement du prêt gratuit. En ce qui concernait l’usure, les talmudistes furent plus durs que ne l’avait été le livre qu’ils commentaient. Ils assimilaient les usuriers aux voleurs, ils étaient pour eux des « gaz lanim », des brigands, auxquels ils enlevaient le droit de tester. Une légende talmudique montre bien les sentiments qui inspiraient le prêteur d’argent. Ceux que ressuscita le prophète Ézéchiel, dit-elle, avaient tous mérité la mort pour avoir adoré l’idole de Nabu-Koudour-Oussour. Cependant la miséricorde divine les a ressuscités, sauf un seul, parce qu’il prêtait à intérêt. « Celui qui a de l’argent et qui le prête sans intérêt, professe Rabbi, Simon, fils d’Eléazar, c’est celui dont parle le psalmiste en disant : Celui qui ne donne pas son argent à usure et qui ne prend pas de présent contre l’innocent ne sera jamais ébranlé, il en résulte que celui qui prête à usure perdra sa fortune. » « Il est défendu de récevoir une récompense pour l’attente du paiement, ou pour avoir laissé le capital un certain temps chez le débiteur. Voici la règle de l’usure », dit Rabbi Nahaman.

A proscrire l’usure sous toutes ces formes, les talmudistes employèrent toutes les ressources de leur casuistique et de leur subtilité. Ainsi ils défendaient de faire marché avec un paysan pour que celui-ci fournisse toute l’année ses produits au prix bas de la récolte, car l’acheteur en le payant d’avance était considéré comme un usurier. « Si un individu, trouve-t-on dans un autre texte, dit à un autre : Donne moi de l’argent, je te donnerai tout le lait que j’obtiendrai tout de suite de mes chèvres, il fait un acte permis ; mais s’il s’engage à fournir le lait de ses chèvres (pendant toute l’année et quand le prix en aura augmenté) pour le prix bas du moment de la vente, il fait un acte défendu. » Il ne faut pas, était-il dit encore, « emprunter une mesure de blé pour rendre la même mesure après la récolte » ; en effet, le prix pouvait avoir augmenté à ce moment-là et une usure serait payée par le débiteur. Il était même défendu d’échanger deux travaux non semblables, sarcler le champ du voisin par exemple et lui faire bêcher le sien.

L’usure proprement dite, ribith Hetzouzah, était celle inter-
dite par la loi mosaïque ; la loi rabinique fit plus : elle interdit
ce qu'elle appelait ab ak ribith, la poussière d'usure, l'usure
des transactions commerciales. Elle défendait, par exemple,
de donner des marchandises à un mercier pour qu'il les vende
et en partage le bénéfice avec celui qui les lui aurait confiées,
car ainsi le mercier ne se ferait pas payer pour le travail qui
lui aurait incombe en vendant ce dont il ne dirait être que le
gardienn et son contractant toucherait un bénéfice usuraria.
Les Talmudistes raffinèrent encore, ils interdirent l'usure pré-
maturée qui consistait à faire un présent à quelqu'un à qui on
avait envie d'emprunter ; l'usure tardive : envoyer un présent
to quelqu'un auquel on a emprunté et qu'on a payé. Ils défen-
daien même l'usure en paroles : « Il ne faut pas dire, pour
faire plaisir au créancier, une chose qu'on n'aurait pas dite,
si l'on n'avait pas emprunté l'argent, » et les créanciers ne
devaient accepter aucune de ces espèces d'usure.
C'est là tout le contraire d'une conception de trafiquants et
toutes ces mesures tendaient à empêcher le commerce et à
lui mettre des entraves. En observant de telles règles, en étant
oumis à de semblables lois, un peuple ne pouvait que rester
un peuple d'artisans et d'agriculteurs. Et la loi talmudique ne
se bornait pas à interdire l'usure, elle faisait rendre gorge à
celui qui l'avaient indûment perçue. « Les tribunaux païens,
dit Rabbi-Saphra, forcent le débiteur à payer au créancier
l'usure à laquelle il s'est engagé en faisant l'emprunt. C'est
cette usure que nos tribunaux forcent au contraire le créancier
de rendre au débiteur si celui-ci la lui a déjà donnée. » Au
Moyen âge, on appliquait au juif banquier et prêteur sa propre
loi, lorsqu'on le forçait à restituer ; il est vrai qu'on lui pre-
nait intérêt et capital.
Les tribunaux romains qui jugeaient en matière d'usure
devaient, en effet, être en horreur aux Juifs. Toute la législation
talmudique étant faite en faveur du pauvre, du paysan
et de l'ouvrier. La loi romaine fut faite pour le riche, elle fut
essentiellement une loi de trafiquant, aussi une partie de l'his-
toire sociale et intérieure de Rome est-elle faite des révoltes
de la plèbe contre les riches et les nobles prêteurs d'argent.

1. Tous ces textes contre l'usure sont empruntés au traité Baba Messin.
Si l'on compare la loi romaine à la loi rabbinique, on sent plus encore la dureté de la première qui donnait au noble et au riche tous droits sur ses débiteurs. — Shylock n'a existé que chez les Romains. Si un peuple eut une conception sociale basée sur le trafic et la spéculation, ce fut le peuple romain qui ne connut pas de société commerciale indépendante, et qui vit opérer toutes les grandes opérations financières et industrielles par délégation de l'état et à son profit.

Ce fut une atroce conception que la conception législative romaine, basée sur une impitoyable et féroce défense de la propriété, poussée à ce point qu'il y eut un temps où celui dont la charrue effleurait le champ du voisin était coupable de sacrilège et devait fuir, lui et ses bœufs. Jamais régime d'aristocratie ploutocratique et militaire ne fut plus fortement constitué qu'à Rome. Le cens y faisait tout, il était « la base de presque toutes les lois judiciaires », et Cicéron écrivait : « Pour choisir un juge, il faut avoir égard à la fortune autant qu'au mérite personnel. » Quel est le pays où les hommes d'argent eurent autant d'influence, et une influence aussi ouverte, qu'en eurent à Rome les chevaliers, c'est-à-dire les publicains, c'est-à-dire les financiers? Si les docteurs talmudistes étaient des artisans, les écrivains et philosophes de Rome étaient des usuriers ou des banquiers. Caton pressurait ses emprunteurs, Brutus prêtait à 48 pour 100 et il faisait assiéger les sénateurs de Salamine, ses débiteurs, dont cinq mouraient de faim pendant ce siège; Cicéron tirait deux millions de sesterces de sa province, Sénèque écrasait la Bretagne sous ses usures; Pompée se faisait le prêteur des villes d'Orient et les soldats des légions se faisaient usuriers dans les pays qu'ils occupaient. Ils avaient d'ailleurs le génie commercial, comme l'eurent les Grecs. Caton, pour garantir son argent prêté, inventait la commandite par intérêt, cela valait mieux que d'invoquer la féroce loi des douze tables, qui fut cependant encore un adoucissement, puisqu'elle limitait le poids des chaînes dont on pouvait charger un débiteur, et malgré qu'elle permette de vendre l'insolvable comme esclave, hors de Rome, « à moins, disait-elle, que les créanciers ne

1. A. DELOUME, les Manieurs d'argent à Rome.
2. A. DELOUME, op. cit.
préfèrent se partager ses membres sanglants. » Jamais semblable barbarie n'illustra un code judaïque et la loi du talion fut un véritable adoucissement de cette loi.

Aussi, si le peuple se retirait sur le mont Aventin, si Catilina conspirait, c'est qu'il était impossible de supporter plus longtemps l'atrocité des prêteurs d'argent. Mais qu'importait aux publicains, ils avaient leurs hommes, comme Cicéron, comme Pompée, et le Sénat décidait la guerre contre Mithridate pour sauvegarder les intérêts des chevaliers dans les provinces d'Asie. Pompée commanda et suivit leurs intérêts, comme plus tard Bonaparte servira, en Italie, les intérêts des financiers du Directoire.

Aussi peut-on dire que le monde, en tant qu'il est devenu capitaliste, s'est romanisé et non judaïsé, le juif lui-même s'est romanisé : avant la diaspora, la dispersion, il ignorait le commerce, les Phéniciens n'osaient pas le lui apprendre tant qu'il resta sur son sol ; ce furent les Romains qui l'éduquèrent. La folie, la divinisation de l'argent, la barbarie capitaliste, la méconnaissance de tout intérêt humain autre que l'intérêt financier ou commercial, sont des traits de l'âme romaine, mais non de l'âme juive. Le Romain fut par gout un trafiquant, une partie des Juifs le suivirent par contrainte et toujours s'élevèrent de son sein des protestations contre ceux d'entre eux qui pratiquaient l'usure et la banque.

Les hassidistes et docteurs du Moyen Âge étaient en communion d'idées avec les talmudistes. Raschi, le grand docteur de Champagne, condamnait l'usure, de même Maimonide. Karo, le théologien, disait : « Il faut faire attention, car le débiteur, le créancier, le répondant (celui qui avalise), les témoins sont transgresseurs de la loi.... Qui donne à intérêt sera pauvre, il est comme s'il niait la sortie d'Égypte et le Dieu d'Israël ». Il ajoutait : « Il faut forcer et frapper l'usurier jusqu'à ce qu'il rende l'âme ». 

Quand les nécessités du temps et l'évolution qui les entraînaient firent de la bourgeoisie juive une bourgeoisie financière, il se trouva toujours des hommes comme le rabbin Moïse de Coucy ou Joselmann de Rosheim pour condamner les intérêts.

exagérés. Il se trouva aussi, il est vrai, des théologiens pour mettre cette bourgeoisie en repos avec sa conscience. Certains tosaffistes, et Karo lui-même, autoriseraient à prendre intérêt en cas de péril pour la vie, mais ceux qu’on appela les pilpoulistes (les pileurs de poivre), casuistes raffinés, tinrent à tourner la loi, ils proscrirent le nom abhorré d’usure, ils appelèrent cet acte une participation au bénéfice devant résulter du prêt. Pour fixer le taux, on évaluait arbitrairement le bénéfice éventuel et on partageait de façon à ce que la moitié correspondeait au taux désiré. Ils arrivaient même, grâce à l’interprétation étymologique des textes prohibitifs eux-mêmes, de la Bible et du Talmud, à justifier ce procédé et cette participation (Hether iska). Mais ce souci prouve combien était forte la puissance de la défense, et quels préjugés le Juif a dû vaincre quand il est devenu prêtre d’argent.

Ce n’est donc pas dans le Talmud ni chez les docteurs et théologiens juifs que nous trouvons encore cette conception sociale du Juif, basée sur le trafic. Au contraire, et l’Église chrétienne hérita encore de cet antimercantilisme juif. La théorie de l’Église contre l’usure est celle du Talmud, elle n’a pas pris cela chez les Grecs ni chez les Romains, nations trafiquantes, mais elle en a hérité d’Israël, peuple agricole, où de telles théories devaient naturellement se développer. C’est au Moyen âge seulement, au xivè siècle, que l’Église put s’appuyer sur l’autorité d’Aristote qui avait déclaré l’argent stérile, sans que jamais, d’ailleurs, sa théorie ait eu une influence sur les faits en Grèce, ni sur la loi qui ne limita jamais le taux de l’intérêt. Les premières communautés chrétiennes, les premiers pères, pénétrés d’évangélisme biblique, ne connaissaient presque qu’une forme de capital, le capital vivant de l’usure, ils ne pouvaient donc qu’adopter les doctrines de l’Ancien Testament. Mais si pour l’Église le type du mutuum est le prêt gratuit, elle admet, elle aussi, sous la pression des faits, des accommodements, et elle reconnaît quatre cas où le mutuum pouvait porter intérêt : 1° le lucrum cessans, c’est-à-dire « la perte d’un émolument qu’on aurait probablement perçu si l’on n’avait pas prêté d’argent »; 2° le damnum emergens, c’est-à-dire « le dommage dont le prêt est la source directe »; 3° le periculum sortis, c’est-à-dire « le danger de
perdre les fonds prêté à raison de l'insolvabilité de l'emprunteur »; 4° le titulum legis, en vertu duquel, « par cela seul que la loi civile autorise la perception d'un intérêt à raison du prêt, cette perception est considérée comme légitime »). Les tossafistes n'ont pas été si libéraux, il est vrai qu'il y avait des protestataires. Quand Bernardin de Feltre, pour concurrencer les juifs prêteurs, fonda en Italie les premiers monts-de-piété, ceux-ci prêtaient gratuitement, mais il vint un moment où Bernardin les engagea à prendre un intérêt pour couvrir les frais d'administration ; après lui un moine augustin, Bariani, publia un pamphlet furieux contre les « monts d'impiété ».

De nos jours ce sont les antisémites qui représentent, théoriquement, la conception antimercantile et anti-usuraria de la Bible et du Talmud. D'après leur conception sociale, d'après l'idée qu'ils se font de la société, les antisémites peuvent, sans paradoxe, être considérés comme des juifs intrusifs, et les antisémites ne sont là que l'aile gauche des économistes catholiques, des Perin et des Le Play, et des socialistes chrétiens.

Si, ni dans la Bible, ni dans le Talmud, nous n'avons rencontré de doctrine basée sur le trafic, en trouverons-nous davantage chez les philosophes et les économistes issus d'Israël ? Ce ne sont ni Ibn-Gabirol, ni Spinoza qui nous le montrent, le platonisme de l'un et le panthéisme de l'autre ne laissent pas place à une apologie du trafic. Ce n'est pas davantage un Ricardo, encore moins un Marx et un Lassalle qui le formuleront, bien au contraire. Dirait-on que le Colbertisme et le mercantilisme — en tant que théories économiques — sont des conceptions sociales juives ? Thomas Mun, Colbert ou François Malon ne sont pas des juifs, pas plus que Smith, malgré son système industriel, pas plus que Bentham qui écrivit la Défense de l'usure, pas plus que Turgot qui réclamait la pleine liberté de l'intérêt des capitaux. S'il est un système social basé sur le trafic, ce n'est pas celui du « juif allemand Marx », comme l'appelait le bon anarchiste Bakounine, c'est celui de Saint-Simon qui disait : « J'ai reçu la mission de faire sortir

les pouvoirs politiques des mains du clergé, de la noblesse et de l'ordre judiciaire pour les faire entrer dans celles des industriels.

Où trouverons-nous alors la trace de ce « système social des juifs basé sur le trafic »? Écoutons Marx : « Ce n’est pas, dit-il, dans le Pentateuque et dans le Talmud, mais bien dans la société actuelle que nous trouvons l’essence du juif actuel; nous l’y trouvons, non comme une essence abstraite, mais comme une essence on ne peut plus empirique ». C’est-à-dire que le juif réalise pratiquement, dans la société au milieu de laquelle il vit, une conception basée sur le trafic, et qu’il l’a toujours réalisée. Débarrassé de toute logomachie, cela veut dire que le juif, depuis son entrée dans le monde chrétien, n’a été propre qu’au trafic, et c’est assurément ce que nous trouvons à la base de tous les raisonnements, de toutes les théories contre les juifs, ou de celles qui ont la prétention d’expliquer socialement le juif. Comment une telle erreur a-t-elle pu se répandre, comment a-t-elle été adoptée par des esprits avisés et ouverts? C’est ce qu’il me reste à expliquer.

Supposons un historien, qui, pour étudier un peuple, pour en donner la caractéristique, la philosophie et l’idéal, se borne à considérer une des classes de ce peuple. S’il ne regarde que les prolétares, il conclura peut-être que ce peuple a une conception sociale basée sur l’antimercantilisme et sur le travail. S’il envisage au contraire uniquement la bourgeoisie financière, industrielle et commerciale, il déclarera tout aussi justement que la conception sociale de ce peuple est basée sur le trafic. Aucune nation ne pourra échapper aux conséquences d’une telle façon d’écrire l’histoire.

C’est ce qui est arrêté pour les juifs, et non seulement ils ont été considérés sous l’aspect de trafiquants par les antisémites, mais aussi par les juifs mêmes, qui ont voulu écrire leur histoire. Sur certains points, Drumont s’accorde avec Graetz; ce qui les différencie, c’est que Graetz plaide les circonstances atténuantes. Il déclare, lui aussi, que le juif est commerçant et manieur d’argent, mais c’est qu’il y a été contraint. C’est là une assertion radicalement fausse : en réalité, c’est la bour-

2. Marx, Deutsche-Französische Jahrbücher.
geoisie juive qui est devenue trafiquante et manieuse d'argent, et non les « juifs ». Mais les historiens juifs n'ont jamais fait que l'histoire de la bourgeoisie juive à l'usage des bourgeois juifs de leur temps. Ils n'ont pas connu le peuple, ils l'ont ignoré, ils se sont refusés à le voir. Leur histoire étant aussi une histoire apologétique des juifs par rapport aux chrétiens, une histoire faite en vue de démontrer les efforts progressifs des juifs vers l'assimilation, — ce qui n'est pas juste, — ils ont eu constamment une préoccupation : ne pas faire l'histoire des juifs en tant que nation.

En réalité, cette histoire n'est pas compréhensible autrement. Les juifs n'ont jamais cessé d'être un peuple. S'il est parmi eux des types différents, c'est-à-dire si, tels qu'ils sont aujourd'hui, ils ne descendent pas d'un couple unique, il n'en est pas moins vrai que ces types ethnographiques, différents entre eux, n'appartiennent qu'à eux. Ils ont une mentalité semblable. Je parle en général, car si j'étudie la mentalité anglaise, je ne prendrai pas comme objet d'examen les fils d'Anglais naturalisés demeurant en France. De même en parlant des juifs, je veux parler de la masse des juifs galiciens, roumains, russes et orientaux, et non des rares juifs christianisés et hellénisés de l'Occident, — quoique cependant les types supérieurs de ceux-là aient conservé leur caractéristique juive. Chez cette masse, une intellectualité spéciale provient d'une même éducation, d'un même mode de vie, matérielle, religieuse et morale. Au triple point de vue ethnologique, éthique et intellectuel, les juifs sont incontestablement un peuple, parmi lequel des individualités sont comme chez tous les peuples, susceptibles de se naturaliser parfaitement. Si on les regarde au point de vue économique, on les voit divisés en classes, comme toute autre nation, et il en a toujours été ainsi. Il y a eu de tout temps chez eux une haute bourgeoisie financière — dont le rôle a d'ailleurs été exagéré, — une moyenne bourgeoisie intellectuelle ou commerçante, et l'on n'a pas assez marqué que l'histoire économique des juifs est, non l'histoire de luttes entre manieurs d'argent chrétiens et juifs, mais de luttes entre petits bourgeois trafiquants, juifs et chrétiens. Enfin, il y a eu toujours chez les juifs un immense prolétariat.

Qu'on ne trouve pas parmi eux d'agriculteurs, — et encore
en trouvera-t-on, mais exceptionnellement, — cela n’est point pour surprendre. Les juifs ont immigré dans le monde ancien; or l’immigrant n’est jamais agriculteur que lorsqu’il utilise un pays inhabité; quand il se répand au milieu de peuples occupant un territoire, il fait, comme le Grec, comme le Phénicien, du négoce, ou bien il est artisan.


Toutes les communautés juives étaient ainsi constituées : un noyau de riches, un groupe de commerçants se livrant au petit négoce, un grand nombre d’artisans, enfin toute une gens de pauvres vivant autour de la synagogue, d’amonènes pieuses et des prélèvements faits par les administrateurs de la communauté sur le revenu de ceux qui pouvaient subvenir aux frais du culte et à l’entretien des indigents.

Dans les chartes, dans les cartulaires, ces artisans et ces pauvres n’apparaissent pas et ne peuvent pas apparaître, ils ne traitent pas avec les villes et les communautés religieuses, soit pour la possession de biens fonds, soit pour l’obtention de privilèges commerciaux, ils ne figurent pas non plus sur la liste de ceux qui payent les impôts; c’est la communauté qui paye pour eux, car ce sont les administrateurs qui sont responsables. D’autre part, une partie des chroniqueurs et des historiens qui incidemment parlent des juifs en parlent à la façon des antisémites, et l’on est aussi bien renseigné en les lisant que l’on serait renseigné sur les juifs du xixe siècle en lisant Drumont, qui écrit sans sourciller que le juif n’est pas ouvrier. Les Ajobard, les Rigord, ne voient dans le juif que celui qui pratique le prêt à intérêt ou les opérations de banque. C’est en comparant ceux qui payent les taxes à la totalité de la population juive, qu’on trouve le pauvre et le petit arti-
san. Quant aux documents, on les trouvera dans les écrits des nombreux voyageurs qui ont visité les communautés juives. Ceux-là, comme Burgami de Tudele, comme Petoyah de Ratisbonne, comme Jean Belon, etc., ont trouvé partout le juif ouvrier. Les chroniques juives fournissent assez de renseignement précis, dans le récit des tourmentes populaires ou des discussions qui partout précédéaient l’expulsion des juifs. « Qui a rendu les Turcs si forts, disait Lorenzo au sénat de Venise et à Louis Mocenigo qui voulait chasser les juifs, et où auraient-ils trouvé de si habiles artisans pour la fabrication des canons, des arcs, des boulets, des épées, des boucliers et des targes qui lui permettent de se mesurer avec les autres peuples, si ce n’est parmi les juifs que les rois d’Espagne avaient chassés ? » Enfin les pierres tumulaires des cimetières juifs et les archives des communautés ou les documents émanant d’elles fourniront des faits et des indications précieux. Par leur étude on aura non seulement l’histoire des classes chez les juifs, mais encore on constatera que la lutte des classes a toujours été vive au sein des communautés. Je ne puis ici citer des faits nombreux, et la chose mériterait une étude spéciale, mais si l’on en veut trouver un exemple, ce sera pour les juifs, au moins au xvi° siècle, lorsque les riches voulaient supprimer l’impôt progressif qui régissait la « carrière » et le remplacer par l’impôt personnel en même temps que changer le système doctoral des représentants de la communauté, de telle sorte que le petit commerce et les artisans n’auraient plus pu être représentés dans les conseils 3.

On constatera aussi que nul peuple n’eut un si grand nombre de pauvres que le peuple juif. D’abord, la guerre étant en horreur chez Israël, l’état digne était celui de pauvre et de docteur de la loi. Les riches tenaient à honneur d’avoir une nombreuse clientèle d’indigents et de savants plus ou moins misérables. L’histoire d’un Abarbanel en Espagne, d’un Reina Nassi en Turquie, est à ce point de vue très caractéristique. Mais les circonstances contribueront beaucoup à créer cette immense classe de miséreux. Agriculteurs chez eux, sur leur sol, trafiquants après la dispersion, une partie

1. ORNEH HARBAH. p. 181 (Traduction Sée).
2. BARLET, Revue des études juives. XXXVIII.
des juifs devinrent dans les nations chrétiennes les intermédiaires entre l'Europe et l'Orient. Après le grand mouvement économique des Croisades, la bourgeoisie catholique prend des mesures protectionnistes pour son propre commerce et elle ferme au juif — après l'avoir massacré d'ailleurs — la route de l'Orient, le réduisant à trafiquer à l'intérieur avec le paysan, le refoulant ainsi en grande partie dans la petite bourgeoisie. D'autre part, les corporations se forment sur une base religieuse et chrétienne, elles chassent le juif artisan, le refoulent dans les métiers inférieurs, l'obligent à travailler à peu près uniquement pour ses frères juifs et contribuent à créer ainsi dans toute communauté juive une catégorie formidable de sans-travail. Dès que le juif veut sortir de cette situation et obtient des privilèges temporaires, les corporations de marchands et les corps de métiers se souليent contre lui. C'est surtout visible au xvu siècle, au moment où la législation se fait moins dure pour les juifs. Il faut voir l'histoire des commerçants juifs, bordelais, angoumois ou languedociens. A peu près à la même époque, les ouvriers en diamant d'Amsterdam protestaient contre les ouvriers en diamant juifs. Ils demandaient certains privilèges et l'interdiction aux ouvriers juifs de travailler le dimanche.

La situation économique des juifs n'a pas changé de nos jours. Comme hier, comme toujours, la division en classes subsiste parmi eux : essentiellement citadins, leur bourgeoisie est en presque totalité commerçante ou industrielle, sauf une infime fraction composée, d'une part d'intellectuels, d'autre part de la haute bourgeoisie de finance. Quant à l'immense majorité, elle est toujours formée d'un prolétariat concentré dans le territoire russe, la Galicie, la Roumanie et la Bulgarie, et dans les importantes agglomérations de Londres et de New-York. Dans ces deux centres, les enquêtes officielles sur le sweating system ont montré que le petit patronat juif opprimait lourdement son prolétariat de même race. Il en est de même dans les grandes villes industrielles russes, à Lotz et à Berditscheff par exemple, dans certains districts galiciens, où des grèves périodiques mettent en présence et en lutte patrons et ouvriers juifs. Mais, à côté de ce prolétariat qui, en Hollande, en Angleterre, en Amérique, a su s'organiser, végète
tout un peuple de sans-travail, un lump-prolétariat, comme il n'en existe dans aucune nation, une foule de gueux, grouillant dans les steppes de Russie, de Pologne, d'Algérie, d'Orient.

Mais je ne veux pas faire ici une étude sur les travailleurs ou les indigents juifs, il me suffit de constater leur nombre et qu'ils forment la presque totalité du peuple. Ils sont si nombreux en Russie — 295 509 ouvriers et 89 844 manouvrers, au recensement de 1887, sans compter les pauvres, les sans-travail, ou les minuscules trafiquants, colporteurs, etc., plus misérables que les ouvriers et six fois plus nombreux, — en Roumanie et en Bulgarie, que les ouvriers chrétiens se plaignent de la concurrence. De même à Londres — ils sont 60 000 encore à Whitechapel, dont 10 000 ouvriers — et à New-York — on en compte plus de 200 000 — où un mouvement s'est dessiné contre eux dans les trade-unions, où on les accusait de faire baisser les salaires. Cela est exact, car le prolétariat juif est le plus misérable de tous, ayant contre lui non seulement ses propres riches, mais encore les riches et les pauvres des peuples au milieu desquels il se trouve.

Ainsi l'étude des doctrines de ses livres — Bible où Talmud — ne nous a pas révélé chez le juif une conception sociale basée sur le trafic; l'étude de ce que Marx a appelé « l'essence empirique » du juif ne nous l'a pas montrée davantage. C'est à d'autres quaux juifs qu'il faut attribuer le développement du système, soit mercantile, soit industriel, soit capitaliste, et c'est grâce à une étude insuffisante de l'état économique passé et présent des juifs qu'on peut parler comme le fit un jour Jaurès après Marx, et qu'on peut penser, avec l'immense majorité des écrivains juifs, que l'ennemi de ce peuple est dans le gain commercial, et que son œuvre est le capitalisme alors qu'il le subit et en souffre, d'une façon plus aiguë, proportionnellement, que tout autre peuple.

On n'a jamais étudié le juif que dans sa bourgeoisie, il est temps de l'étudier dans son prolétariat, masse vraiment forte et caractéristique de la nation.

BERNARD LAZARE.